

Discours d'Oswaldo Guayasamin à l'inauguration de la deuxième réunion latino-américaine pour la défense des droits de l'homme. 20 août 1980

Ce discours du peintre à la fin de sa vie (il meurt en 1999) est un document d'histoire utile. J'ai ajouté quelques notes personnelles.
J-P Damaggio

Jean-Paul Sartre a dit : «Un homme est toute la Terre». Pour l'homme de nos pays, qui ne connaît du monde que la parcelle à laquelle il est amoureuxment lié, la Terre c'est cette parcelle. L'Amérique Latine est toute la Terre : un continent qui a reçu et qui reste toujours ouvert à toutes les influences bénéfiques, en raison peut-être de sa vocation de métissage¹. La déclaration des Droits de l'Homme, du citoyen de la Révolution française, et la déclaration de l'Indépendance des Etats-Unis ont inspiré notre propre indépendance vis-à-vis de la couronne d'Espagne. Les idées du Christianisme, du Libéralisme et du Socialisme nous sont arrivées d'Europe. Mais nous avons su les adapter à nos besoins spécifiques, ce qui nous servait le mieux pour faire face, pour résoudre et pour exprimer notre réalité : les indigènes ont transformé l'architecture religieuse venue de la Péninsule en la forme la plus achevée du baroque² latino-américain et ils ont recherché des formules ingénieuses pour graver ou pour sculpter sur les façades des églises, à côté des nouveaux dieux, les symboles de leurs divinités ancestrales —le Soleil et la Lune— ou pour donner leurs lettres de naturalisation, aux nouveaux mythes, tel cet ange jouant des maracas dans le temple d'une église métisse.

Nous nous sommes servis de l'huile pour la peinture, du castillan³ pour la littérature, de la guitare pour la musique, mais ce qu'expriment ces instruments n'a pas la même nationalité d'origine que leurs matériaux et leurs moyens.

Avec le même esprit du mot «Un homme est toute la Terre», il y a quelques mois, dans cette même salle, nous avons eu, beaucoup d'entre

¹ Le métissage est une référence positive chère à Guayasamin. Il est contesté par les apôtres de l'identité.

² Le baroque, forme de ce métissage, ne peut pas être comparé au baroque européen.

³ Il ne dit pas : de l'espagnol.

nous, l'occasion d'exposer nos inquiétudes et nos espoirs sur la projection que renferme la pensée de Sartre : la dignité universelle de l'Homme.

Cette dignité a été et est toujours violée en permanence. Lord Philip Noel-Baker, au cours d'une réunion de l'UNESCO, à Paris, en 1977, a résumé ainsi la situation : «Un pays après l'autre, une année après l'autre, nous voyons comment la démocratie et la liberté tombent sous la férule du militarisme, des armes, de la torture... C'est le résultat logique et peut-être inéluctable du règne du fusil, mais non du règne de la Loi ».

Pour réaffirmer ces propos, nous nous permettons de citer une phrase d'Alfred Koestler sur les dépenses de la course aux armements⁴ : «Vers la fin de notre XXe siècle, nous serons un milliard de comblés face à cinq milliards d'hommes du Tiers-Monde. Mais ils ne seront en fait que quatre milliards, car au moins un milliard d'entre eux mourra de faim». Je cite également une déclaration de l'observateur du Saint-Siège près les Nations Unies, selon laquelle : «... le gaspillage de la super-production d'armements est désormais une agression qui va jusqu'au crime, car même s'ils ne sont pas employés, ils tuent de par leur seul coût les pauvres en les faisant mourir de faim».

Autrement dit, nous, les hommes, nous sommes en train de payer cette machinerie du génocide avec notre propre effort et notre travail, mais aussi avec nos soucis et nos angoisses⁵.

Nous sommes parfaitement conscients du fait que les mois écoulés depuis notre première réunion constituent, certes, un temps trop court pour résoudre des problèmes d'une telle ampleur qui affectent l'Humanité entière, et notamment notre continent, car nous savons que l'engrenage terrible qui est en marche continue à triturer un nombre de peuples de plus en plus grand et rien nous permet de prévoir qu'il puisse s'arrêter dans un bref délai.

Nous n'avons pas, bien sûr, perdu la foi dans l'homme.

Mais alors que nous nous réunissons ici pour parler de l'être humain et de sa destinée, en tant qu'individu ou en tant que membre d'une communauté fraternelle, les agents de l'Apocalypse transforment des villes et des pays entiers en des prisons où les murs de la mort et de la peur imposent le silence. Je parle évidemment de pays comme le Chili, l'Argentine, l'Uruguay, le Paraguay, le Brésil, le Guatemala et aujourd'hui El Salvador et la Bolivie, qui constituent la réalité immédiate la plus déchirante de notre continent.

Il serait puéril d'imaginer aujourd'hui que ceux qui gouvernent l'extrémité Sud de notre continent, par exemple, constituent des cas pathologiques isolés. Ce qui est pathologique, c'est le système en soi qui, pour se maintenir, établit la torture comme mode normal de

⁴ 1980 est une date où la lutte contre la course aux armements était populaire car l'URSS tentait de s'opposer à la stratégie nord-américaine des fusées Persingh.

⁵ Les sentiments sont pour Guayasamin une force « sociale ».

gouvernement. Je veux dire par là que quand un tortionnaire est capable de coudre le vagin d'une femme⁶ avec une ou deux souris dedans, et il ne s'agit pas d'un cas exceptionnel, il est tout simplement en train d'agir conformément à un système qui renferme déjà des rats dans l'âme.

Ce système a créé une nouvelle méthodologie de la persécution et de la torture. Mais je ne veux pas entrer dans les détails de cette brutalité organisée et je vais donc me limiter à exposer l'exemple le plus proche et le plus dramatique.

C'est le cas de deux mères de la Place de Mai qui se déplaçaient de pays en pays pour raconter au monde leur calvaire : elles ont disparu à Lima et on les a retrouvées mortes dans un appartement de Madrid.

Cette nouvelle méthode a pour but de tuer et d'anéantir l'action personnelle ou collective des groupes doués d'une capacité de critique, tels que professeurs universitaires, artistes, écrivains ou leaders éventuels, préalablement identifiés, comme une formule pour décapiter la survivance de la dignité humaine.

Mais, en même temps, cette opération atteint une portée monstrueuse et sans précédent dans l'histoire de la répression nationale et internationale, car elle a pris aujourd'hui des dimensions intercontinentales. Autrement dit, aucun homme n'est désormais libre ni en sécurité nulle part sur cette Terre à laquelle se référait Sartre.

Je sais bien que les exemples et les cas de torture physique et mentale, de crimes quotidiens, sont plus ou moins connus, et que pour beaucoup, qui ne sont pas concernés directement par la fréquence de ces nouvelles, elles représentent même une source d'ennui. Mais il existe une autre forme de torture ou de crime officiel, moins visible, moins connue, mais plus dévastatrice, qui poursuit le même objectif : la destruction de nos peuples par l'anéantissement de notre identité culturelle.

Je ne vais même pas parler de cette pénétration idéologique systématique qui cherche à nous transformer en des consommateurs de produits et de concepts élaborés à des milliers de kilomètres de nos pays, mais bien de la guerre totale que le fascisme a déclarée, une fois de plus, à la culture.

Presque la moitié de la population totale de l'Uruguay, l'un des Etats les plus petits et les plus pauvres de l'Amérique du Sud, vit aujourd'hui en exil. Au Paraguay, pays tout aussi petit et aussi pauvre, le nombre des détenus politiques et des disparus est, par rapport à la population, le plus élevé du monde entier. Ici, un habitant sur cinquante a été soumis à des interrogatoires ou à d'autres avanies, et un habitant sur cent est délateur. En Bolivie, dont la population totale de cinq millions d'habitants est formée d'indigènes⁷ à quatre-vingts pour cent, les humbles paysans, des mineurs héroïques, des étudiants, des intellectuels

⁶ La souffrance des femmes, et des mères, est au cœur de l'indignation du peintre.

⁷ Il utilise le mot «indigène » et plus loin il parlera d'indien et de culture autochtone.

et des hommes politiques honnêtes, des femmes et des enfants doivent affronter une fois de plus le génocide, désormais sinistrement planifié. Les généraux argentins et boliviens, avec en tête Luis Garcia Meza, ont ouvert de nouveau les fosses communes, utilisées par les nazis, pour les emplir avec les cadavres du peuple.

Dans le Nicaragua d'hier, dans El Salvador d'aujourd'hui, l'aviation militaire est devenue une arme d'extermination de ses propres frères, en bombardant des quartiers pauvres et des villages de paysans, cas inouï dans l'histoire de la cruauté humaine.

Ainsi, petit à petit, nous devenons un grand continent de silence : d'une part, sévissent la peur de parler et la méfiance dans toutes les oreilles ; d'autre part, il a été interdit de diffuser des tangos de Gardel et des chansons populaires, et même d'utiliser des instruments de musique autochtones. Dans plusieurs pays, on brûle des livres, on ferme des journaux et des revues, on détruit des archives, on élimine l'enseignement de l'anthropologie et de la sociologie dans les universités. Des cadavres de professeurs et d'étudiants jonchent chaque matin les rues de nombre de villes de notre Amérique. Le délit de l'intellectuel est désormais si grave qu'il ne suffit pas de le torturer ou de le forcer à errer de pays en pays : de plus en plus fréquemment, le tort de penser est payé aussi par leurs enfants, quel que soit leur âge.

Le génocide culturel et physique de la conquête espagnole a fait couler beaucoup d'encre. Mais, aujourd'hui, après avoir construit en plus de quatre cents ans un autre type de civilisation, le système semble avoir compris que ce sont les écrivains et les peintres, les poètes et les musiciens, les professeurs et autres générateurs de culture, qui gardent la mémoire⁸ des peuples. Le système cherche donc à nous priver de la mémoire de nous-mêmes, il cherche à nous faire oublier ce que nous avons été et ce que nous sommes, pour que nous ne sachions pas ce que nous devons être ou pour que nous soyons seulement ce que le pouvoir répressif veut que nous soyons.

Je ne parle pas d'une conception archéologique de la culture. Je ne me réfère pas aux valeurs qui sont devenues des pièces de musée, ni aux éléments folkloriques à l'usage des touristes. Je parle de la culture vivante, de notre manière d'être actuelle, héritière de celle que nous avons eue jadis, de celle que défendent les droits de l'homme.

Tous ceux qui n'ont pas été emprisonnés, torturés, assassinés ou exilés, restent soumis à cette nouvelle torture idéologique qui prend son origine dans les mass media⁹. Ces derniers constituent, dans notre cas, des agents de division et d'isolement au bénéfice des intérêts économiques des grands centres de pouvoir, et ils sont rarement, très rarement, des

⁸ Garder la mémoire (et pas celle du folklore pour touristes) est un des objectifs révolutionnaires.

⁹ On ne dit plus les « mass média » mais les médias tout court.

sources de culture. J'oserais dire même que ces moyens de communication, et notamment la télévision, sont devenus des armes meurtrières qui anéantissent la conscience des peuples, achèvent la paix de la société et s'avèrent plus précises et destructrices que les armes de guerre elles-mêmes.

Cet «acte de guerre» destiné à nous priver de notre culture a été décidé évidemment par une politique économique qui ne tient pas compte des valeurs ni des besoins de nos peuples, car elle est élaborée dans les grandes métropoles¹⁰ de l'impérialisme conformément aux intérêts patronaux.

J'aimerais citer un exemple qui est en même temps un parallèle. Pour nos ancêtres indigènes, l'or était la représentation du soleil sur la Terre, mais les conquistadores espagnols l'ont transformé devant nos propres peuples, en une source de richesse et de pouvoir. La conquête de Quito, cité divine du Soleil, où l'ombre n'existe pas car elle avait été construite dans le centre du monde trois mille ans avant l'arrivée des hommes à cheval, a signifié pour ces derniers, non pas l'obtention de l'or, mais la destruction de l'une des bases sacrées de notre culture.

Nous avons, nous, peuples du haut plateau andin, une histoire similaire, une façon d'être particulière, une même conception du monde et des choses et un désir profond de fraternité. Or, l'impérialisme encourage les divisions, qui constituent une autre forme de violation des droits de l'homme, non seulement entre les pays et les peuples dans lesquels il crée un sentiment nationaliste, dirigé, toujours dangereux, mais aussi entre les individus. Dès notre enfance, on nous inculque la haine du voisin. L'homme qui est né au deçà de la ligne imaginaire de la frontière doit haïr l'homme qui est né au delà de cette même ligne, alors que nos peuples sont manipulés pour vociférer un hymne derrière le drapeau.

En accord avec les grands capitalistes, il faut citer l'alliance diabolique des multinationales, des armées des grandes puissances, qui sont intervenues ou sont toujours prêtes à intervenir pour accentuer les divisions et les frontières.

C'est ainsi que s'élargit le marché pour les grands producteurs d'armes, par la destruction de notre unité culturelle qui est un élément sacré de notre culture. C'est ainsi que nos gouvernants tombent, parfois ingénument, parfois en connaissance de cause, dans le piège de la commission qu'ils vont percevoir à la suite de l'acquisition d'avions, de chars et d'autres engins de guerre. Dans des pays pauvres comme les nôtres, avec des taux d'analphabétisme, de mortalité infantile et de dénutrition terrifiants¹¹, des sommes fabuleuses du budget national sont assignées à l'achat de sous-marins militaires alors que l'on demande aux

¹⁰ La fonction des métropoles est bien pointée ici.

¹¹ Voilà trois critères clairs de la pauvreté : la culture, la faim et la mortalité infantile.

jeunes filles des lycées de descendre dans les rues pour faire la quête, par exemple, pour la lutte contre le cancer.

Certainement, tout cela a déjà été dit ailleurs, mais il est impératif de le répéter. Il est vrai que les conférences internationales sur le respect des droits de l'homme sont de plus en plus fréquentes. Le Tiers-Monde commence à prendre conscience de sa force, à dénoncer l'exploitation dont il est la victime, à redécouvrir et à défendre son identité culturelle.

Eduardo Galeano a donc raison quand il dit : « Dans le Sud, c'est l'heure du terrorisme d'Etat. Les Gouvernements se sont soulevés contre les peuples. Les armées invisibles de la nuit s'appliquent à leur sinistre tâche. Beaucoup de détenus ne sont pas officiellement détenus. Beaucoup de cadavres ne sont pas officiellement morts. Le Gouvernement se lave les mains. Il n'y a pas de responsables. Ainsi, le massacre — toujours officieux, jamais officiel — continue dans la plus grande impunité. Mais les maîtres du système ont encore plus peur que leurs victimes, c'est pourquoi ils ne dorment que d'un œil et ils se méfient à juste titre du vent... ».

J'ai peint un demi-siècle durant comme si je criais désespérément. Et mon cri est venu s'ajouter à tous les autres cris exprimant l'humiliation et l'angoisse du temps qu'il nous a échoué de vivre. Mais, en dépit de tout, avec l'espoir¹² d'atteindre un jour à la réalité d'un monde sans misère, sans haine, sans analphabétisme. Un monde dans lequel les cultures issues des peuples soient protégées et soignées comme le potier fait sa cruche, comme le paysan soigne avec amour la terre et sa graine.

Car si notre monde est petit, tel que l'ont vu les astronautes du haut de l'espace, il devrait être aussi comme ils l'ont vu : un monde sans frontières, sans armées, sans guerres, sans hymnes martiaux, sans drapeaux. Tous des symboles faux, au nom desquels nous nous entretenons, au nom desquels on nous a appris à tuer nos frères, les hommes.

C'est pourquoi il apparaît un impératif pressant : nous nous devons d'exiger des Gouvernements de notre Amérique Latine la dérogation de la loi de Sécurité Nationale qui sévit dans tous nous peuples par-dessus leurs propres constitutions, afin de matérialiser une fois pour toutes et la souveraineté et la valeur réelle de la démocratie.

Nous nous devons de souligner également l'impératif de notre valeur autochtone, afin de préserver et de développer nos langues d'origine par la création de mécanismes rendant obligatoire leur étude.

Nous posons aussi la nécessité urgente de la création d'une carte de nationalité continentale latino-américaine¹³. Il s'impose également, enfin, de procéder à l'information générale des résolutions qui seront adoptées

¹² Garder l'espoir... mais Guayasamin a très peu peint cet espoir.

¹³ Le mythe de l'unité latino-américaine est un mythe quand il s'agit de prendre un avion pour aller par exemple de Managua à Quito ou de Quito à Santiago etc.

au terme de cette réunion et à la diffusion massive des droits de l'homme et des violations qu'ils subissent.

En donnant la bienvenue, au nom de mon pays, à tous les représentants de nos nations dans ce Quito libertaire d'Amérique, nous réaffirmons que nous, hommes libres du continent, avons décidé de constituer, pour la sauvegarde des générations à venir, l'Association Latino Américaine pour la Défense des Droits de l'Homme, de notre homme indien latin.

A titre de réaffirmation de tout ce qui a été dit, écoutons Neruda¹⁴ :

«Pour ces morts, nos morts...

Pour ceux qui ont parsemé
de sang la Patrie...

Pour le bourreau qui a
ordonné cette mort...

Pour celui qui a commandé
cette agonie...

Pour ceux qui ont défendu
ce crime...

Je demande le châtement. *

Je ne veux pas que l'on
me tende la main

trempée de notre sang,

Je demande le châtement.»

¹⁴ L'inévitable référence finale.